

Pour la forme, Fabrègue imposa à Quercy un petit stage dans le huit n° 2. Une trop rapide promotion eût fait scandale. Plusieurs des meilleurs rameurs de championnat – Servet lui-même, et Campana, et Bruno... – avaient attendu leur place pendant des années. Pour moi, malgré le prestige que je rapportais d'Angleterre, j'avais presque désespéré, pendant mes six premiers mois au Rowing, de jamais entrer dans *l'équipe*. Or, Quercy devait courir avec nous tous les championnats de l'année, c'était connu. Il paraissait trouver cela naturel et regardait tout le monde de très haut. Cela ne lui gagna pas les sympathies.

Je le voyais donc tous les matins, sauf le jour de repos, qui était le lundi. Au moins un jour sur deux, nous avions le temps de flâner

ensemble. Nous suivions lentement le quai, observant du coin de l'œil les barques de pêche qui rentraient, un homme à la barre, un autre les mains plongées dans de beaux tas de poissons luisants. Le premier soleil jetait une fine poudre d'or sur le célèbre quartier de la Mairie, au-delà du port. Les façades les plus crasseuses en étaient transfigurées. Je me sentais marcher dans un noble décor. Peu m'importait la vie de Marseille. Le Marseille des cartes postales et des caravanes de touristes m'enchantait. Nous prenions un grand crème et des brioches à un des cafés du quai des Belges, en nous plaçant de façon à recevoir en plein visage les chauds rayons du soleil. Quercy était fier de son appétit. Moi du mien. Il s'ensuivait des concours de gueule qui vidaient promptement les corbeilles à croissants du garçon admiratif. Ces moments, qui suivaient de dures séances d'entraînement, nous procuraient un bien-être inégalable. Si les grands voluptueux du lit pouvaient les connaître une fois seulement, ils seraient debout à six heures tous les autres matins de leur vie. J'observais Quercy qui engouffrait des brioches entières dans sa large bouche ;

il clignotait, fronçait les sourcils, faisait le geste de chasser une mouche. Ce n'était que le soleil qui jouait avec lui. De temps en temps, il geignait, se grattait, soupirait d'aise : il était pareil à un animal bienheureux. Et j'étais content d'être tout pareil à lui. Je sentais mes membres vivre d'une vie sourde, profonde, invincible, comme des jeunes branches gonflées de sève printanière. Ma poitrine, à chaque instant, se soulevait pour lancer un chant, un cri, toujours la même affirmation péremptoire et définitive : « Présent ! » J'aimais la lutte, j'aimais les hommes parce qu'ils pouvaient être des camarades ou des adversaires, j'aimais l'amour, la jalousie, le malheur, j'aimais le soleil, la vie tout entière...

Malgré ma bonne volonté (qui était, à cette époque, à peu près inépuisable), je ne réussis pas à faire de Quercy le grand ami que je souhaitais. Il ne se confiait jamais, il parlait très peu, il ne cherchait jamais à mieux me connaître. Il ne s'animait un peu que pour se féliciter de telle trouvaille, dans un livre de culture physique, qui lui avait permis de faire apparaître notablement son muscle élévateur de l'épaule ou de développer de près d'un

centimètre son grand oblique. Il discutait aussi avec quelque passion les mérites des chemisiers et des tailleurs qui le servaient. Tout cela m'ennuyait. Je n'osais pas le lui dire. À l'occasion, j'essayai de le faire parler de ses lectures. Il lisait un peu. Il lisait même bien : uniquement des auteurs consacrés, des chefs-d'œuvre faisant autorité ou, à l'extrême rigueur, des succès de curiosité ou de scandale orchestrés par les bons faiseurs de la publicité. Des lectures vraiment très bien, en somme. Un peu trop bien pour moi. Il me semblait que Quercy lisait, non pas pour le plaisir de lire, mais par une sorte de devoir protocolaire, pour pouvoir, en des lieux choisis, se flatter de ses lectures. J'évitai ce sujet de conversation. Il ne restait donc à peu près rien. Rien que les incessantes récriminations de Quercy contre la méthode de Fabrègue, contre les imperfections du matériel ou de l'installation, contre les manières des coéquipiers... Pour la première fois depuis mon arrivée au club, je fus amené à noter, entre nos camarades, des différences de classes. Quercy ne pouvait pardonner à Campana d'être docker, ni à Bruno d'être plombier-zingueur. Les deux étaient pourtant bien vêtus,

aimables et parfaitement élevés. Mais leurs plus discrètes plaisanteries avaient pour Quercy je ne sais quel relent ordurier. Avec surprise, je le voyais faire d'horribles grimaces. Il lui arrivait de me dire, au garage, pas toujours aussi bas qu'il l'eût fallu : « Je me demande pourquoi on appelle ça un club. Bientôt, on ira recruter derrière la mairie. » Je me retenais à grand-peine de lui dire ce que je pensais. J'étais bien décidé à ne pas me brouiller avec lui. D'ailleurs, il savait parfois se rendre agréable. Il m'entourait de menus égards, sortait ma pelle après en avoir soigneusement graissé le cuir, vérifiait ma coulisse ou la vis de mon guignol. Avec Servet, qui était avocat, il se comportait toujours avec une courtoisie extrême, lui donnant souvent du « maître », d'un ton mi-plaisant, mi-respectueux. Sans résultat d'ailleurs : Servet continuait à ne pas pouvoir le souffrir et ne lui répondait que par de brefs grognements. Quercy se mettait aussi en grands frais pour de Rosset, le six, un chirurgien de vingt-huit ans à qui l'on prédisait un brillant avenir. Toute cette stratégie, si déplacée, me surprenait et m'attristait. Mais j'étais disposé à tout passer à

Quercy pourvu qu'il ne cherchât pas à m'offenser directement.

Or, je notai dans sa conduite, à mesure que nos rapports devenaient plus familiers, un fait que j'interprétais comme une évidente manifestation de mépris ou de défiance : il ne me parlait jamais de Tania, me laissant entendre, par ce silence même, que je devais ignorer l'existence de la jeune fille. J'avais appris tout à fait par hasard, de la bouche d'un autre rameur, que le jeune couple vivait dans un hôtel de la Corniche. Ils avaient chacun leur chambre mais tout le monde savait qu'ils vivaient ensemble. Ils passaient même pour très unis. Le camarade qui m'avait parlé d'eux habitait le même hôtel et les prenait pour d'aimables jeunes mariés, très paresseux, qui prenaient leur temps pour chercher un appartement.

Je trouvais tout naturel que Quercy ne tînt pas spécialement à me faire connaître son amie. Seulement, comme nous nous rencontrions de plus en plus souvent, le moment vint bientôt où cette excessive réserve fut pire que gênante. S'il m'arrivait de proposer d'aller ensemble voir un film, Quercy prenait des airs

coquins de potache cachottier pour me déclarer qu'il n'était pas libre. Plusieurs fois, sur la Canebière, je fus sur le point de me casser le nez sur eux. Toujours, Quercy baissait les yeux et entraînait Tania vers une devanture. Bien entendu, je détournais ostensiblement la tête. Mais ces petits manèges me mettaient hors de moi. Après tout, j'avais vingt-cinq ans et je savais me tenir à table !